



CULTURE

Renaud Camus dans la bibliothèque de son château. Charnes, son œuvre et son logos coïncident de manière spectaculaire.

Renaud Camus, le maudit lumineux

À l'occasion de la réédition de six textes "politiques" fondamentaux, nous avons rendu visite à l'écrivain en son château de Plieux. Portrait d'un combattant prêt au sacrifice pour la défense de son pays.

Par Olivier Maulin

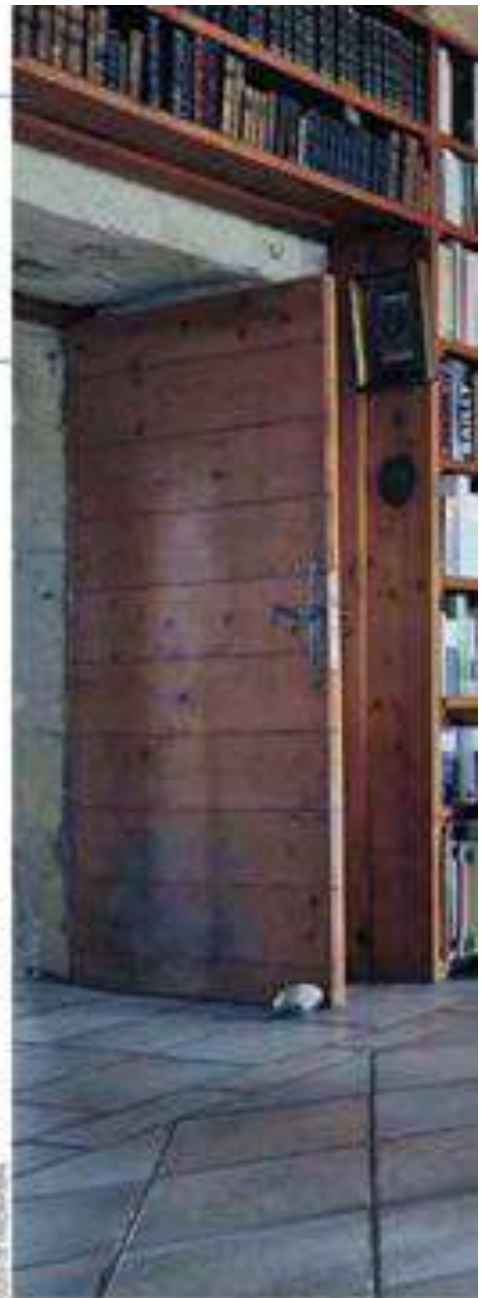
C'est un petit pays de collines entre la vallée de la Garonne et les coteaux de Gascogne. La Lomagne, cette "Gascogne bossue", se caractérise par un relief marqué. Sur l'une de ces collines, à Plieux (Gers), se dresse une forteresse bâtie au XIV^e siècle sur le modèle du château gascon, avec ses deux tours carrées, son corps central rectangulaire et ses deux salles par étage. C'est là que vit Renaud Camus. L'écrivain a accepté de nous recevoir à l'occasion de son retour en librairie, événement de haute importance qui a toutes les chances d'être occulté par la plupart de nos confrères, quand cela ne leur donnera pas l'occasion d'enquêter sur les "origines de la haine".

Depuis qu'il a appelé à voter Marine Le Pen à l'élection présidentielle de 2017, Renaud Camus a en effet perdu ses éditeurs, ce qui dans la France d'aujourd'hui ne choque plus grand monde. Cela ne l'a certes pas empêché d'écrire et de publier "chez l'auteur" des livres que ses lecteurs s'arrachent. Ce nouveau Diderot a perdu le compte exact de ses ouvrages, « environ 150 », nous répond-il en souriant quand nous lui demandons un chiffre. Mais la réédi-

tion, par un éditeur courageux, de six essais "politiques" de premier plan est aujourd'hui susceptible d'élargir ce lectorat, et d'élargir le cercle de ceux qui estiment qu'il est l'un de nos plus grands écrivains.

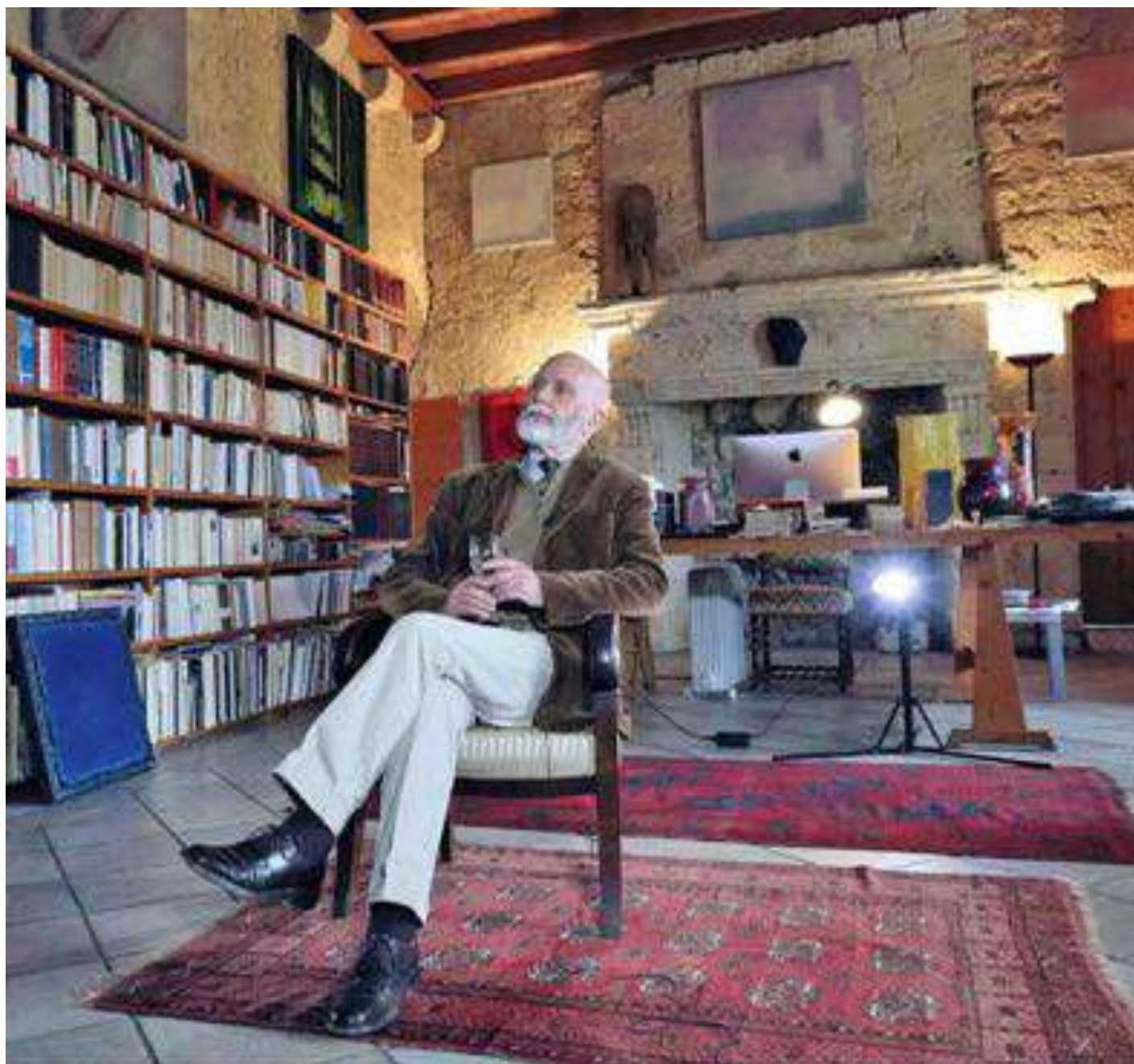
L'homme est élégant et courtois, il a les yeux vifs et rieurs. Nous constaterons au cours des longues heures passées en sa compagnie qu'il a une qualité dont on fait trop peu de cas : l'humour. Oh, pas celui de Cyril Hanouna, bien sûr, lequel consiste à remplir les slips de nouilles en gloussant. Un humour un peu plus *British* qui ne fait l'objet d'aucune quête, qui arrive en supplément gracieux d'un raisonnement, en cerise sur le gâteau d'une démonstration, en politesse suprême. « *L'apoc-*

**SON AMOUR
DE LA CIVILISATION,
ET PLUS ENCORE
LA VOLONTÉ DE LA
DÉFENDRE : VOILÀ CE
QUÉ L'ON NE PARDONNE
PAS À L'ÉCRIVAIN.**



lyse est parfois joyeuse », nous confiera-t-il à propos d'Hervé Le Bras qui, le matin même de notre rencontre, venait, malgré lui, de valider à la radio la réalité du "grand remplacement".

L'écrivain nous reçoit dans la grande salle du deuxième étage transformée en bibliothèque. Son immense bureau trône au fond de la pièce ; il y passe ses journées à écrire, entouré de livres et d'œuvres d'art, mais aussi à se débattre avec les problèmes liés à l'entretien du château, pour le plus grand plaisir des lecteurs de son journal. Celui qui est régulièrement accusé d'avoir une vision patrimoniale de la culture accueille la



plus grande collection de l'artiste corse Jean-Paul Marcheschi qui exécute avec le feu, la suie et la cire des œuvres sauvages et farnonnatiques qui rappellent la caverne et la magie des origines. Lui qui aurait une conception "figée" de la culture a organisé ici même plusieurs expositions d'art contemporain: Kou-nellis, Miró, Boltanski, Eugène Leroy ou Josef Albers sur lequel il a écrit un essai (*Nightworld*, 2000). En haut de l'escalier, on peut admirer un portrait d'Alain Finkielkraut et dans la salle du bas un autre d'Emmanuel Cacrère, tous deux exécutés par le propriétaire des lieux, peintre et photographe à ses heures.

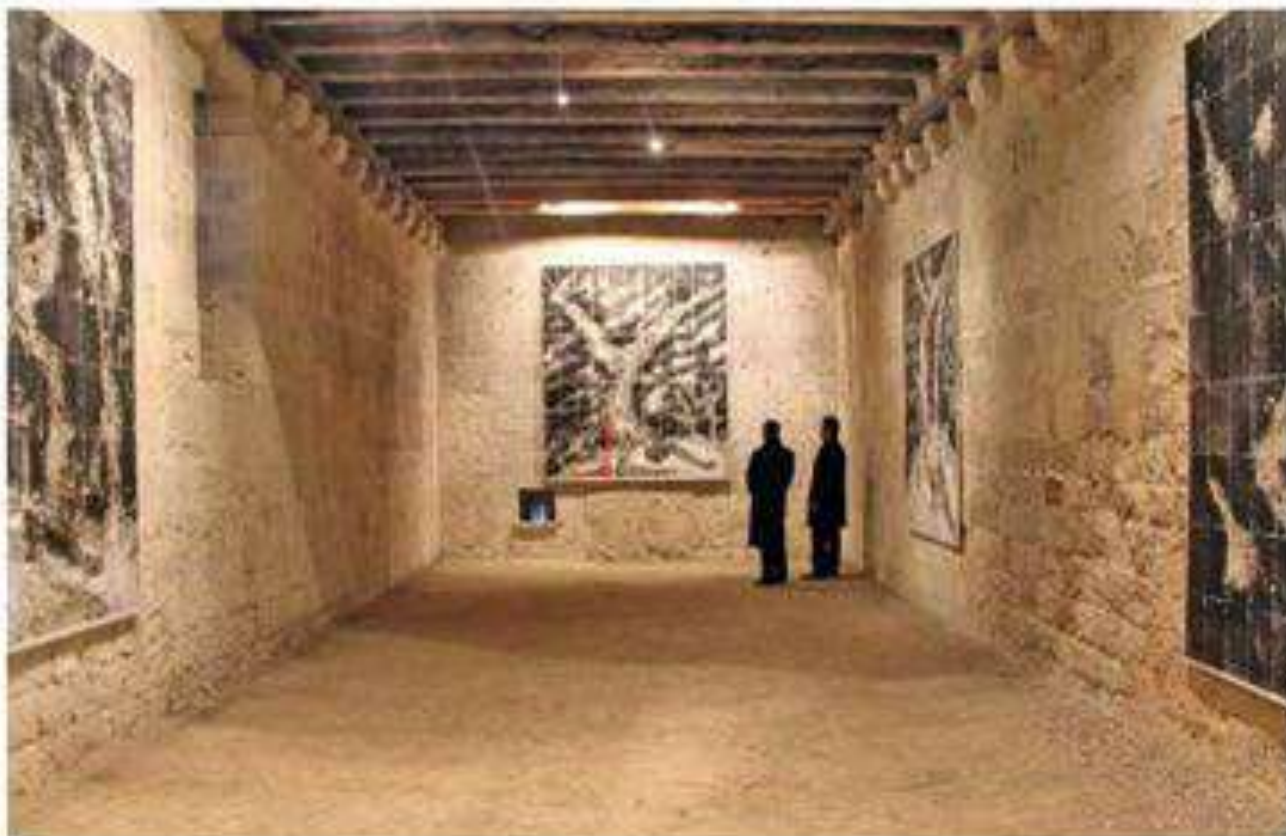
Ce qui frappe le visiteur, c'est l'absolue coïncidence entre l'homme, son œuvre et son logis. Une forteresse bâtie sur les hauteurs, d'un abord austère, un lieu de résistance d'où l'on voit l'ennemi arriver de loin, des murs épais qui protègent, des murs irremplaçables abritant un intérieur calme, beau et raffiné, sans luxe ni ostentation, un intérieur qui mêle passé, présent et avenir, d'un équilibre parfait, un petit morceau de civilisation.

Cet amour de la civilisation, et plus encore la volonté de la défendre: voilà ce que l'on ne pardonne pas à Renaud Camus. Comme pour Zemmour, il ne

fait jamais se fier aux dénominations stalinienne libellées dans les plaintes qui l'accablent. Les grotesques "incitations à la haine raciale" concernent autant de vérité que les accusations de sabotage en URSS. C'est parce que, mieux qu'aucun autre, il a réussi à identifier les causes du désastre actuel, parce qu'il propose des solutions à ce désastre et parce que ses solutions vont radicalement à l'encontre de l'idéologie de l'époque, que Renaud Camus représente un danger mortel pour le "système", qui par retour le traite en ennemi, et tente de le museler par tous les moyens.



CULTURE



La dernière mode est de le présenter comme l'inséparable de l'attentat de Christchurch, en Nouvelle-Zélande, sous prétexte que le terroriste ayant abattu 51 musulmans en mars dernier a employé le terme de "grand remplacement". Et tant pis si son œuvre entière répudie la violence, tant pis surtout si l'auteur de l'attentat n'a pas lu son livre sur le sujet, lequel n'est pas traduit en anglais, et n'a fait que reprendre une expression qui par son succès planétaire a échappé à son auteur. Renaud Camus préfère sourire de cette dernière vilénie qui lui est faite: « *J'en conviens qu'il y a deux catégories de gens qui n'ont pas lu mes livres: les journalistes et les tueurs de masse.* »

Au centre d'une polémique inouïe dont il ressortira maudit

Étrange destin que le sien. Auteur d'avant-garde lancé en littérature avec *Atlasage* en 1975, dans le sillage de Jean Ricardou, le théoricien du nouveau roman, il est alors un personnage "branché" du petit milieu artistico-mondain

parisien et new-yorkais, ami de Frédéric Mitterrand, fréquentant Aragon, David Hockney et la Factory d'Andy Warhol. En 1978, Roland Barthes préface *Tricks*, un roman "scandaleux" qui narre par le détail ses aventures homosexuelles, manière pour l'auteur de se débarrasser du sujet. Homosexuel, Camus l'est tranquillement, naturellement serait-on tenté de dire; en aucun cas il n'est un "écrivain homosexuel".

Mais cet écrivain obsessionnel qui revient sans cesse sur les mêmes sujets, les reprend, les creuse, les corrige et les affine, a déjà le souci de la plus grande de ses obsessions: la forme, ce que dans un entretien de 2000 il appelle « *la forme heureuse* » qui n'est pas « *la forme pour la forme* [mais] celle qui est dans une relation de vérité avec ce que l'on croit avoir à dire, à faire, à être et à exprimer ». Cette forme, c'est la syntaxe, la manière de se tenir à table, la manière de s'habiller, l'importance du paraître; ce sont les codes et la politesse hérités de la civilisation, seuls capables d'atténuer la brutalité des rap-

ports sociaux, codes et politesse dont il constate la disparition progressive. La forme, c'est l'Autre, écrit-il bientôt, c'est par elle que passe le respect de l'Autre, c'est elle qui permet « *le moins pour le plus* » (« *moins de soi pour plus d'harmonie sociale, pour plus de liant, plus de civilité et de civilisation* »).

Renaud Camus comprend qu'il appartient à un monde qui disparaît et se convainc de la nécessité de résister. Il s'en prend au "tiers état" de la langue française, au remplacement de la culture par l'industrie culturelle et le divertissement, au "soi-même" caractérisant l'époque, autrement dit à cette volonté de coïncider avec ce que l'on est déjà, sans contrainte extérieure, en dehors de toute convention. Sa réputation auprès des bien-pensants se forge écrit après écrit: il devient réac, hantain, méprisant; il sera bientôt antisémite et raciste. Dans son journal de 1994 publié en 2000, il note en passant une surreprésentation des journalistes juifs et une inflation des thèmes liés au judaïsme dans une émission généra-



Page de gauche, la salle de Marsyas du château de Plieux.
Un espace consacré à l'artiste contemporain Jean-Paul Marcheschi.

liste et non confessionnelle de France Culture, *Amorama*. Dénoncé par un journaliste des *Inrockuptibles*, il se retrouve au centre d'une polémique inouïe dont il ressortira maudit, manière efficace de le "débrancher".

Le triomphe de la conception de l'homme comme un produit

La perte de sens qui nous conduit au gouffre, autre obsession de l'écrivain, le pousse néanmoins à continuer son œuvre qui prend alors deux directions: la louange de cette manière qu'avaient nos prédécesseurs d'habiter poétiquement le monde, encore un dada de cet amoureux des paysages, des chemins de campagne, des belles demeures, des horizons que ne violent pas les éoliennes et des nuits étoilées que n'escamote pas l'inflation des lampadaires, ses ennemis personnels. Ce sera la magnifique série *Demeures de l'esprit* ou le récit de ses visites dans les maisons d'écrivains ou d'artistes d'Angleterre, du pays de Galles, d'Écosse, d'Irlande, du Danemark, de Norvège, de Suède, d'Italie et de France, où il loue la beauté et l'équilibre des lieux tout en fustigeant leur dénaturation.

Mais Renaud Camus s'intéresse également aux causes du désastre et forge bientôt le concept de "remplacisme global" qui explique selon lui au mieux les enjeux de la modernité, et devient sa "Pierre de Rosette". Le remplacisme global, c'est le fait que tout soit remplaçable, jusqu'à l'homme lui-même. C'est le triomphe de la conception de cet homme comme un produit, ce que dit trop bien la phrase de Taylor qu'il aime cher: « *Jusqu'à présent, l'homme a été au centre, ce qu'il faut mettre au centre, c'est le système.* »

Au sein de ce remplacisme global, il y a, bien sûr, le "grand remplacement", qui est ce changement de peuple s'opérant dans notre pays par le biais de l'immigration massive. Or, pour Renaud Camus, s'il y a bien un mensonge central en la matière, c'est celui qui consiste à faire croire qu'en changeant de peuple



PLIEUX, UN LIEU DE RÉSISTANCE ET DE DÉFENSE D'OÙ L'ON VOIT L'ENNEMI ARRIVER DE LOIN.

on conservera la même culture, la même identité, le même pays.

Mais pour que ce grand remplacement soit possible, il a fallu au préalable que soit opéré celui qu'il appelle le "petit remplacement", autrement dit la déculturation, l'enseignant de l'oubli, l'industrie de l'hébétéude, la répudiation de la culture générale, processus qui sont brillamment analysés dans le livre qui sort aujourd'hui en librairie. « *Un peuple qui connaît ses classiques ne se laisse pas mener sans regimber dans les poubelles de l'histoire* », nous dit-il. S'il est dramatique, ce remplacement est "petit" parce que la politique peut encore avoir prise sur lui, et le Parti de l'innocence qu'il a créé en 2002, et qu'il préside (« *je vous accorde qu'il ne s'agit pas d'un parti de masse* »), fourmille du reste de propositions sur la manière

de redresser l'école. En revanche, alerte Camus, le grand remplacement, s'il est mené à terme, signera tout simplement la fin de notre histoire.

Nulle théorie du complot dans cette affaire, contrairement à ce que laissent entendre ses ennemis, mais l'analyse sereine d'une idéologie égalitariste qui est sortie de son lit politique pour contaminer des domaines comme l'école ou la culture où elle n'avait rien à faire, et où elle ne pouvait que tout détruire par nivellement. « *L'époque ne supporte pas les mauvaises nouvelles idéologiques qu'elle considère comme fausses* », explique Renaud Camus. L'une d'elles est la nécessité, pour la prospérité et le dynamisme de la culture dans une société, de l'existence en son sein d'une classe cultivée. La grande déculturation à laquelle on assiste a entraîné un processus de décivilisation qui fait accepter au peuple français ce qu'aucun de ses ancêtres n'aurait même pu concevoir: la dépossession du cher pays, la contestation frontale de sa culture, la conquête de pans entiers du territoire et les "Allahs akbar" désormais scandés dans les manifestations comme autant de cris de conquête décomplexée. Chaque jour qui passe, hélas, donne raison à ce visionnaire.

Lorsque nous quittons le château, il fait nuit noire, le ciel est étoilé, deux chevreaux batifolent sur la route départementale déserte. Dans le rétroviseur, l'ombre de la forteresse s'éloigne mais une petite fenêtre brille dans les ténèbres: Renaud Camus veille, il est la vigie de la civilisation, le défenseur de la France éternelle en péril de mort, que nous ne voulons précisément pas voir mourir. ●



"Le Petit Remplacement", de Renaud Camus, Pierre-Guillaume de Vaux, 488 pages, 28 €.